

## MIRBEAU ET LE BOULANGISME

Les articles que Mirbeau rédige sur Boulanger et son mouvement, essentiellement entre 1886 et 1889, méritent, selon nous, une attention particulière car ils se présentent, non seulement comme un résumé haut en couleur des combats idéologiques et des enjeux historiques de la IIIe République, mais aussi et surtout comme une étape significative de son parcours politique et journalistique. En effet, la position que Mirbeau adopte en 86 à l'égard du général Boulanger, qui est une attitude d'opposition et qui le demeurera tout au long de ce qu'il est convenu d'appeler l'épisode boulangiste, ouvre des perspectives de lecture sur cette seconde crise que connaît, après le 16 mai 77, la République, et, plus profondément, sur les rapports complexes, voire conflictuels, que l'écrivain entretient avec les idéologies de son temps. Boulanger, qui apparaît sur le devant de la scène politique au moment où, précisément, Mirbeau franchit un cap personnel et professionnel décisif, sa personnalité et son cheminement qui invitent à la polémique, inspirent à notre auteur des réflexions qui sont autant d'indices sur son "caractère idéologique" et sur son idée de l'engagement. C'est pourquoi il nous semble intéressant, pour mieux appréhender ses relations à la fois avec les bonapartistes et les anarchistes, et, plus généralement pour comprendre sa conception du politique, d'examiner, en même temps que ses portraits de Boulanger qu'il nous laisse, l'organe de presse dans lequel il a choisi de les faire paraître.

Nous avons recensé, parmi les nombreux articles qu'il a écrits pendant cette période, sept chroniques qui traitent de Boulanger et du boulangisme ou qui peuvent être reliées indirectement à ces thèmes (1), et que Mirbeau a livrées au *Gaulois* et au *Figaro*, journaux qui ont joué un rôle non négligeable dans l'évolution de la crise boulangiste, ainsi que l'a souligné Jacques Néré (2), et avec lesquels l'écrivain entretient des rapports houleux qu'il convient de rappeler ici.

Parler des relations de Mirbeau avec *Le Gaulois*, c'est parler de ses relations avec Meyer, son directeur, qui a toujours apprécié son talent, mais qui l'a souvent contenu. Les limites qu'il a imposées au pamphlétaire dès les débuts de sa collaboration au *Gaulois* expliquent, nous semble-t-il, cette relation étrange qu'ils ont nouée, faite de passion et de ressentiment, de ruptures et de retours, mais qui atteint un point critique en 1883, lorsque Mirbeau, dans un article des *Grimaces* (3), ironise sur les origines juives de son directeur et sur la manière dont il les vit dans la société française. Ce règlement de comptes aux relents antisémites, que nous devons considérer et qui va devenir une écharde dans sa carrière journalistique, n'empêche pas cependant Meyer de le réintégrer dans son équipe de chroniqueurs et de lui faire couvrir, en 86, les débuts du boulangisme. Mais Mirbeau interrompt sa collaboration avec Meyer au moment où celui-ci cherche à s'attribuer un rôle politique précis dans la crise boulangiste, sur lequel nous allons revenir, et va pousser la porte du *Figaro* avec lequel il est aussi en conflit.

En effet, Mirbeau a gardé une rancune tenace contre la rédaction du *Figaro* qui avait finalement désavoué son pamphlet sur le comédien, et qu'il a exprimée aussi dans les pages des *Grimaces* (4), à travers une charge féroce contre Villemessant et l'esprit de son journal.

Cependant Magnard accepte son retour au *Figaro*, où il fait paraître le 28 novembre 1888, "La Grève des électeurs", l'un de ses plus grands articles politiques, qui se donne à lire à la fois comme une critique virulente de la campagne boulangiste et comme une contestation générale du suffrage universel ; ce dernier fait nous apportant une indication précieuse sur la fin politique qu'il souhaite donner à son antiboulangisme. Ce pamphlet, suivi bientôt par plusieurs autres analyses de la crise républicaine, correspond, en tous points, à l'orientation idéologique que Magnard a adoptée dans les débuts du boulangisme et qu'il nous faut expliciter maintenant. Car les idées de Mirbeau sur le général Boulanger, qui nous semblent à nous si significatives de son passé politique et de son évolution ultérieure, ne peuvent être comprises véritablement qu'en tenant compte de la ligne idéologique des journaux dans lesquels il a choisi de les exprimer. Or, dans cette presse qui a infléchi la destinée du boulangisme, *Le Gaulois* et *Le Figaro*, ont rempli une mission singulière.

Tout d'abord, *Le Figaro*, qui a révélé le premier, avec *Le Temps*, le rôle joué par Clemenceau dans la nomination de Boulanger au ministère de la Guerre, s'est interrogé très tôt sur les raisons profondes de cette manœuvre des radicaux et par conséquent sur la personnalité politique de ce général, qui devient, en 86, l'homme des républicains après avoir servi "*l'Empire [et] l'Assemblée Nationale inclinée vers la restauration monarchique*" (5). Ce sont précisément ce caractère souple et cet opportunisme dont Clemenceau croyait pouvoir user pour éradiquer la résistance antirépublicaine des cadres de l'armée, qui vont intéresser au plus haut point la rédaction du *Figaro* et composer son image médiatique très particulière. Quand le nouveau ministre de la Guerre, voulant prouver sa bonne foi républicaine, raye des cadres de l'armée le duc d'Aumale, qu'il avait sollicité précédemment pour son avancement de général, *Le Figaro* publie les lettres de Boulanger au duc dans lesquelles il lui expose sa requête. Par cette révélation, *Le Figaro*, à la différence du *Radical*, de *L'Intransigeant* ou de *La France*, qui continuent à soutenir le ministre de la Guerre, affirme clairement en 1886 sa réticence à l'égard de Boulanger, qui va se transformer en une attitude d'opposition continue à son mouvement en 1887-1888, époque à laquelle Mirbeau va rejoindre l'équipe de Magnard, et qui va être renforcée lorsque vont être découvertes les tractations secrètes entre le parti boulangiste et le camp monarchiste, ainsi que le rôle de Meyer dans ce rapprochement politique apparemment contre-nature.

Car le directeur du *Gaulois*, à qui notre pamphlétaire a livré ses premières chroniques antiboulangistes en 1886 et 1887, décide, après avoir constaté les succès électoraux de Boulanger, d'engager son journal dans la voie de la propagande boulangiste. En effet, Meyer, tout d'abord hostile, comme bon nombre de conservateurs, à ce général qui a pris une part active dans l'expulsion des princes, est amené à reconsidérer l'homme quand celui-ci, après ses victoires dans le Nord, la Somme et la Charente, emporte Paris. Il veut alors voir dans le mouvement de Boulanger, une formation politique véritable, susceptible d'insuffler une énergie nouvelle à l'ensemble de la droite française, mise à mal par l'épisode du 16 mai 1877 et les faux-pas du comte de Paris. Il va donc mettre en contact boulangistes et royalistes et tenter d'organiser et de promouvoir un vaste mouvement d'opposition antirépublicaine par le biais de son journal, *Le Gaulois*.

Ces variations et ces évolutions doivent être considérées car les convictions politiques de Mirbeau qui, déjà, dans l'ensemble, dépendent presque exclusivement de l'orientation idéologique du journal, prennent, pendant la crise boulangiste, un relief particulier. En fait, il nous semble que l'antiboulangisme de Mirbeau ne prend son

sens véritable qu'en fonction des positions politiques respectives du *Gaulois* et du *Figaro* et que, par conséquent, il nous faut mettre en parallèle ses chroniques pour Meyer et sa collaboration avec Magnard. Pour ce faire, nous disposons de ses deux portraits du Général, l'un qui a pour titre "Boulanger" et qu'il a fait publier dans *Le Gaulois* du 18 juillet 1886, l'autre paru dans *Le Figaro* du 5 février 1889 et intitulé "L'Avenir", qui, sous leur apparente ressemblance, recèlent certaines nuances pouvant nous permettre d'appréhender plus généralement l'expérience qu'il a eue du politique sous la IIIe République.

Mirbeau évoque dans "Boulanger" le défilé du 14 juillet 1886 au cours duquel il a pu mesurer la popularité grandissante du ministre de la Guerre ainsi que son sens de la réclame. Il ne manque pas de faire allusion dans cette chronique aux manœuvres de Clemenceau et à l'embarras dans lequel le Général, par ses déclarations intempestives, a plongé la diplomatie française vis-à-vis de l'Allemagne, mais il se concentre essentiellement sur la personnalité de Boulanger, qu'il croque dans un portrait-charge où sont dénoncés son opportunisme et sa vacuité politiques :

*Le front est fuyant, la tête petite. Ses yeux sont très clairs, des yeux blancs qui inquiètent et déconcertent, des yeux derrière lesquels on ne sait pas ce qui se passe ni s'il se passe quelque chose. Le menton, lourd, charnu, indique l'ambition et la volonté. Aujourd'hui le général porte toute sa barbe. Je l'aimais mieux avec sa moustache, dont le tour était plus net, plus hardi, plus militaire, plus coup d'État. Il ne manque point, dans ses poses étudiées, d'une désinvolture soldatesque qui plaît, et il est vraiment de ceux à cause de ce regard blanc, devant lesquels on s'arrête, intrigué. J'ignore si Boulanger projette, comme on le dit partout, des coups d'état, s'il songe à Brumaire, s'il rêve de décembre ; à force de lui répéter cela tous les jours, il est possible qu'on lui en ait donné l'idée. (6)*

Si notre chroniqueur rappelle, même succinctement, le brillant officier qu'il fut, il tait, en revanche, les premières mesures politiques qu'il a prises au sein du ministère Freycinet. Ce silence de Mirbeau, qui est celui de l'ensemble de la presse de l'époque, n'apparaît pas véritablement surprenant car, comme l'a expliqué Jacques Néré, Boulanger, par son patriotisme grandiloquent et revanchard, a contribué lui-même à cet effacement de son rôle dans la démocratisation de l'armée. Par contre, les conclusions politiques qu'il propose dans "Boulanger", nous déconcertent davantage. En effet, Mirbeau ne relie pas ce constat qu'il dresse sur le caractère politique du ministre de la Guerre à la réflexion qu'il a engagée depuis un an sur certains modèles de la société républicaine tels que la patrie ou l'armée et qu'il va exprimer pourtant dans *Le Calvaire*, qui paraît la même année. Il ne s'engage pas davantage dans la voie tracée par l'extrême-gauche française ou les anarchistes et qui est celle de l'antipatriotisme et de "*l'antimilitarisme radical*" (7) : Mirbeau se déclare surtout, dans cet article, antiboulangiste. Plus curieusement encore, il ne fait pas état de sa rencontre avec Boulanger, qu'il a croisé en compagnie de Paul Bourget, quelques jours après sa nomination en janvier 86, dans le salon de Juliette Adam, directrice de *La Nouvelle Revue* dans laquelle précisément il fera publier *Le Calvaire*.

Cette rencontre, Mirbeau va en faire le récit trois ans plus tard, dans cette chronique du *Figaro* intitulée "L'Avenir", qui apparaît comme un nouveau portrait de Boulanger, conforme au précédent – nous retrouvons ces images du "*front fuyant*" (8) et du menton "*terrible d'audace volontaire*" (9) –, mais assorti de commentaires quelque peu différents. En effet, l'écrivain confesse, au travers de sa charge ironique, que le Général lui a laissé une impression assez vive et dit clairement, ce qui n'était pas affirmé aussi péremptoirement dans sa chronique du *Gaulois*, avoir pensé en 86 que Boulanger serait

l'homme du coup d'État. Surtout, il avoue avoir éprouvé un sentiment de sympathie pour le personnage, qu'il explicite dans toute la première partie de son article et qui vaut d'être citée entièrement :

*Je ne pus me défendre pour celui-ci d'une curiosité très vive et même d'une sympathie. Pourquoi ? En vérité, je n'en sais rien. étais-je poussé par l'enfantine joie de me dire que je l'avais deviné et que je pouvais le considérer un peu comme m'appartenant, ainsi qu'un idéal personnage de livre ? Était-ce une manifestation spontanée de la haine profonde que m'inspire, entre toutes les politiques, la politique opportuniste, cette politique sans conscience et sans pitié, cette politique de délation et de marchandage, policière, usurière et féroce, plus vile encore et plus lâche que les autres, qui ne s'adresse jamais qu'aux bas organes de l'homme ? Était-ce tout simplement l'amour pervers et badaud du nouveau ? Il y avait un peu de tout cela. (10)*

Cet aveu, qui en dit long sur la nature de ses liens futurs avec les anarchistes, est suivi d'un arrêt sans appel contre le boulangisme, qu'il condamne pour sa fin réactionnaire et la menace césariste qu'il contient. Or, ces raisons que Mirbeau invoque pour expliquer sa position antiboulangiste, nous renvoient à son passé bonapartiste.

L'écrivain, lorsqu'il a effectué ses premiers pas dans le clan bonapartiste, n'a pas caché son attirance pour le césarisme. Et les doutes qu'il émettait sur les capacités de cette République naissante à intégrer le traumatisme de la défaite dans son programme politique, *L'Ordre de Paris* pour lequel il travaillait, les a radicalisés. Encouragé par cette famille particulière de la droite française qui, à la différence des orléanistes et des légitimistes, a très vite recomposé une presse acquise à sa cause et présenté un véritable programme d'opposition politique à la République, Mirbeau est devenu l'adepte d'un bonapartisme dictatorial et a œuvré, par le biais d'un antirépublicanisme virulent, pour le rassemblement des droites et une restauration impérialiste. Cependant il rejette *"l'homme qui réalise, quatre ans plus tard, cette diagonale politique qu'il espérait ardemment"* (11).

Comment, dès lors, comprendre son antiboulangisme ? Mirbeau, qui a accompli un retour sur lui-même en 85 et remis en cause les visées du bonapartisme, veut inscrire, nous semble-t-il, cette évolution notable dans son cheminement personnel, au cœur de son attitude journalistique et cet antiboulangisme qui s'élabore essentiellement à partir de son passé bonapartiste, se traduit dans les faits, par un rejet du césarisme et du manichéisme comme mode de pensée et d'action politiques, ainsi que l'a fait remarquer Jean-Yves Mollier (12).

Cela signifie-t-il pour autant que Mirbeau accepte, en 89, même partiellement, cette République que Boulanger conteste ? Les propos qu'il a tenus sur la fin antirépublicaine du boulangisme et que nous avons cités plus haut, sont là pour le démentir ; propos qu'il va confirmer dans une chronique intitulée "Le Nouveau péril" et qui paraît le mois suivant dans *Le Figaro*. S'il réitère, dans cet article, ses accusations contre l'ancien ministre de la Guerre, il condamne également Constans, qui tente pourtant d'endiguer le mouvement boulangiste, mais qui incarne cette République abhorrée qu'il repousse au profit des *"bombes anarchistes qui ne respectent rien"* (13). L'écrivain traduit par ce trait, selon nous, deux constantes de son attitude idéologique : d'une part, il démontre qu'il ne conçoit l'action politique que sous une certaine forme d'énergie négative ; et, d'autre part, il prouve qu'il intègre toujours, quelle que soit la famille d'idées à laquelle il se rattache, la dualité au cœur de son caractère politique. En effet, Mirbeau abandonne une violence politique pour une autre : il substitue au césarisme, la propagande par le fait, projet d'action politique qui n'entraînera pas l'adhésion générale dans le milieu libertaire (Grave rejettera l'illégalisme, tandis que Pouget le limitera au domaine économique exclusivement). Surtout, il montre

que c'est par le biais d'une idéologie négative, l'antirépublicanisme, qu'il rejoindra les libertaires. Mirbeau laisse donc déjà transparaître, au travers de son antiboulangisme, la spécificité future de sa vision de l'anarchisme, spécificité qui se trouve confirmée par l'autre motif qu'il avance pour condamner le mouvement de Boulanger, à savoir sa fin réactionnaire, qui menace, selon lui, les artistes et les écrivains. Mais la haine des patriotes revanchards dont il témoigne dans "La Rue" et "Le Mécontentement" en 87 et 89, ne peut être, nous semble-t-il, véritablement assimilée à l'antipatriotisme des anarchistes, si tant est que l'on puisse désigner sous ce terme leur pacifisme militant. Mirbeau confesse certes un amour de la patrie qui peut être celui de la terre natale, cher à Bakounine et à Reclus, mais il œuvre surtout pour un patriotisme "éclairé", hérité des Lumières en quelque sorte, et ceci est particulièrement perceptible dans sa défense de Wagner, dont la représentation du *Lohengrin* a été sifflée par les patriotes (14). Cette admiration pour Wagner qu'il soutient contre vents et marées, si elle répond aux vœux des anarchistes qui s'inspirent de son œuvre pour élaborer une esthétique affranchie des contraintes de l'État, traduit cependant, dans le domaine politique, des préoccupations quelque peu différentes. Mirbeau est attentif, à travers l'exemple de ce Wagner idéalisé et qui est si représentatif de cette obsession de la culture allemande dans la pensée française (15), à l'ensemble des artistes, peintres ou écrivains, hostiles à la Réaction, et cherche à défendre leurs droits et leurs intérêts, qui sont aussi les siens. L'écrivain a donc déjà conscience, pendant l'épisode boulangiste, d'appartenir à un groupement socio-culturel minoritaire, que nous nommerons plus tard les "intellectuels", et qui diffère des cercles politiques et libertaires notamment. Par conséquent, on peut entrevoir, dans cette prise de conscience qui se donne à lire dans ses chroniques antiboulangistes, l'infléchissement personnel qu'il donnera au combat libertaire pendant la période des attentats, où il défendra certes Grave, le théoricien anarchiste, mais aussi Cohen, Fénéon, Tailhade, qui ne sont pas des libertaires, mais des intellectuels séduits par l'idéal libertaire, et surtout le rôle qui sera le sien pendant l'affaire Dreyfus.

Les chroniques antiboulangistes de Mirbeau apparaissent donc bel et bien riches d'enseignements. Cette crise, qui a ébranlé la République et ses institutions, a été pour lui une période de transition au cours de laquelle il a exprimé, et les influences de la famille politique dans laquelle il avait tout d'abord évolué et dont il cherchait depuis 85 à se détacher, et sa tentation de l'anarchisme. Plus incidemment, il a révélé, par sa condamnation du boulangisme, ce qui l'avait précisément séduit dans la droite bonapartiste et, par conséquent, nous a donné une piste sur la manière dont il allait appréhender l'anarchisme. Car l'antiboulangisme qu'il arbore dès 86 sous-tend d'autres attitudes d'opposition, d'autres idéologies négatives, qui sont à la fois le chemin qu'il va emprunter pour se rapprocher des libertaires et un condensé de son attitude politique. En effet, Mirbeau laisse transparaître, pendant le boulangisme, une certaine volonté d'opposition, une dualité, qui semblent inhérentes à sa pensée, et une forme de violence, apparemment indissociable de son tempérament, et qui ne variera pas lors de ses engagements futurs. Enfin, il prend conscience de sa singularité sociale et culturelle qui imprimera ses prises de position ultérieures lors du scandale de Panama, du Procès des Trente et de l'affaire Dreyfus. Nous pouvons donc voir légitimement dans l'antiboulangisme de Mirbeau plus qu'une lecture rétrospective de son passé politique ou une première esquisse de ses engagements futurs : les articles du *Gaulois* ou du *Figaro* révèlent certains aspects fondateurs et immuables de son caractère

idéologique, que Mirbeau, après avoir tenté de les exprimer dans le bonapartisme, va essayer d'intégrer dans la doctrine libérale, proposant là une interprétation personnelle de deux idéologies majeures de son temps.

Isabelle SAULQUIN

#### NOTES

1. Les sept chroniques auxquelles nous faisons allusion sont les suivantes : "Boulangier" dans *Le Gaulois* du 18 juillet 1886, "La Rue" dans *Le Gaulois* du 8 mai 1887, "Le Sphinx" dans *Le Gaulois* du 20 mai 1887, "La Grève des électeurs" dans *Le Figaro* du 28 novembre 1888, "Le Mécontentement" dans *Le Figaro* du 9 janvier 1889, "L'Avenir" dans *Le Figaro* du 5 février 1889 et enfin "Le Nouveau péril" dans *Le Figaro* du 27 mars 1889.
2. Cf. J. Néré, *Le Boulangisme et la presse*, Paris : Colin, 1964, pp. 20-21-22.
3. Cf. O. MIRBEAU, "Encore l'invasion", *Les Grimaces*, 22 septembre 1883.
4. Cf. O. MIRBEAU, "*Le Figaro*", *Les Grimaces*, 28 juillet 1883.
5. J. Néré, *op. cit.*, pp. 7-8.
6. O. MIRBEAU, "Boulangier", *Le Gaulois*, 18 juillet 1886.
7. J. RABAUT, *L'Antimilitarisme en France 1810 - 1975 - Faits et documents*, Paris : Hachette, 1975, p. 10.
8. O. MIRBEAU, "L'Avenir", *Le Figaro*, 5 février 1889.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. J-Y. MOLLIER, "Mirbeau et la vie politique de son temps", in : *Octave Mirbeau - Actes du colloque international d'Angers*, Presses de l'Université d'Angers, 1992, p. 81.
12. *Ibid.*, p. 83.
13. O. MIRBEAU, "Le Nouveau péril", *Le Figaro*, 27 mars 1889.
14. Cf. O. MIRBEAU, "La Rue", *Le Gaulois*, 8 mai 1887.
15. Cf. C. DIGEON, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris : PUF, 1959, p. 394.